Publie par la Cie. d'Imp. JOURNAL QUOTIDIEN 414 et 416, Rue Sussex

ABONNEMENT
LE CANADA
Journal Quotidien du Soir.
Un An en Ville ..... $ 4.00
Un An par la Poste .... $ 3.00

LE CANADA

OSCAR McDONELL, Directeur de la Redaction.

LA VALLEE DE L'OTTAWA
Edition Hebdomadaire du Journal
LE CANADA
ABONNEMENT
Un An en Ville ..... $ 2.00
Un An par la Poste ... 1.00

12eme. ANNEE No 149 OTTAWA, JEUDI 23 JUILLET 1891 LE NUMERO 2 CENTS

Salle de Lecture, Assemblée Législative 2

INTOXICATIONS VOLONTAIRES

L'ALCOOL, L'ÉTHER, LE HASCHISCH, L'OPIUM, LE TABAC, LA MORPHINE, LA COCAINE... ET L'AMOUR.

(Suite et fin)

Les premiers temps, du reste, à quoi bon faire un tel effort? On a tout le plaisir, et pas encore un inconvénient. Seulement, on s'isole, on perd de son activité, on devient casanier, on devient rêvasseur. Mais quelle douce rêverie, et comme c'est gentil, loin des hommes grossiers, d'avoir là une amie fidèle, une consolatrice qui jamais ne se fait prier, la bonne pipe, le vieux flacon ou la seringue d'argent qui vous attend, dans son bel étui de velours, couchée entre ses deux aiguilles acérées !

Mais voilà que la dose d'hier ne suffit plus.

Pour atteindre l'ivresse, le délicieux moment de l'oubli, il faut en prendre davantage, tous les jours un peu plus. On ne revient pas en arrière.

Alors on s'inquiète un peu. On décide de renoncer à son habitude chérie... pas aujourd'hui : demain. Et l'on remet de jour en jour. Mais quand arrive le moment de la décision, le courage défaille, la volonté n'est plus. Sitôt qu'on a cédé bien lâchement, le remords vient, et l'espérance, la presque certitude que demain on sera plus fort. On n'est jamais plus fort demain.

Et le poison devient la grande, l'unique nécessité de l'existence. Loin de lui et sans lui, on n'est plus bon à rien. Pour manger, pour dormir, pour être intelligent, pour travailler, pour être soi, il faut fumer, ou boire, ou se morphiniser. Sans cela, c'est le vague à l'âme, l'impossibilité de fixer son attention, c'est l'abrutissement, la torpeur, l'hébétude. Seul, le poison fait retrouver l'excitation nécessaire ; et chaque jour il faut une dose plus forte pour une excitation plus courte chaque jour.

Cependant, on maigrit, on pâlit, on est triste. On est facile aux larmes et prompt à la querelle. L'idée fixe domine tout. On prend la vie et les hommes en grippe. La mémoire se noie, l'esprit n'est plus lucide : le corps est faible, on vieillit vite. D'ailleurs, on ne dort plus, on somnole péniblement ; on ne vit plus : on végète languissamment.

* * *

A cette phase, essayez un peu de sevrer l'intoxiqué de son poison. Cela le rend horriblement malade.

Ce fumeur sans sa cigarette n'est qu'énervé et irritable ; l'alcoolique sans son alcool, a du *delirium tremens*, des hallucinations, des crises de fureur et de véritable folie : et les pauvres morphinomanes ! Il faut les entendre pleurer, supplier et hurler après leur bien-aimée morphine : ils se traînent à deux genoux, ils vous implorent à mains jointes, ils feraient toutes les bassesses.

Et ça finit lugubrement : la mort à l'hôpital, le suicide ou l'asile d'aliénés.

Le remède ?... Il n'y en a pas d'autre que l'isolement, l'internement dans une maison de santé, loin des parents, loin des amis, sous la garde d'un médecin qui vous règle la dose et la diminue peu à peu. Le traitement est dur et long. Avec leur isolement et leurs douches, les médecins vous refont une volonté. Vous rentrez guéri dans le monde... et vous recommencez, le plus souvent, six mois après.

* * *

Et maintenant, prenez le cas d'un homme féru d'amour, et dites-moi si ce n'est pas, à très peu près, la même chose.

Qu'il s'agisse d'un flirt convaincu avec une mondaine, ou de la liaison de Jean Gaussin et de *Sapho*, vous retrouverez une à une toutes les phases ci-dessus décrites de l'intoxication volontaire.

Ça débute ordinairement sans entrain ni enthousiasme.

Vous ne la trouvez pas étonnamment jolie, et sa conversation ne vous enchante pas. Vous vous étonnez, même, qu'elle soit entourée, que d'autres lui fassent la cour ou se soient ruinés pour elle.

Un peu plus tard, le hasard vous rapproche. Vous causez de nouveau, par curiosité ou par désœuvrement, ou pour faire comme les autres. Ça n'est pas encore une ivresse, mais cela se tolère mieux. Elle est coquette, elle est aimable et moins sotte, ma foi, et plus jolie qu'on n'aurait cru.

Lentement, le charme apparaît. Une intimité progressive et jalouse vous unit. Vous y trouvez, non pas encore des délices incomparables, mais une amusante paresse à vous laisser aller. Vous vous voyez d'une façon suivie : maintenant l'habitude est prise.

A ce moment, intervient un gêneur qui ne manque pas de vous dire :

—Prenez garde, mon cher, rien n'est évidant comme le flirt, rien n'est terrible comme un " collage "; vous savez où ça peut mener !

On lui répond d'un haussement d'épaules. Avec cela que l'on est homme à se laisser pincer pour tout de bon !

A dater de ce jour ... Mais, voir plus haut, je ne pourrais que me répéter mot pour mot, et les vers d'Émile Augier, mis en musique Gounod, s'appliquent aussi bien à la seringue de Pravez qu'à la femme qui vous domine :

...Elles me viennent d'où la joie
Et les douleurs.
Elles me viennent d'où ma vie
Rend désormais,
De Celle-là pour qui j'oublie
Ceux que j'aimais !

Oui, les premiers temps, c'est exquis On n'a que la douceur d'une intimité qui commence. Puis, on y rêve, dès qu'on est seul. On revit, minute à minute, les heures passées auprès d'elle ; on s'hypnotise sur le souvenir d'un de ses gestes ou d'un de ses regards.

On devient casanier, on devient rêvasseur, inactif, triste, monomane. On commence à souffrir loin d'elle; elle vous manque abominablement, il faut la revoir chaque jour et chaque fois qu'on l'a revue, on repart un peu plus malade, un peu plus intoxiqué d'elle.

On veut rompre, on a peur, on voudrait en finir. Essayez donc, si vous pouvez !

Loin d'elle, vous n'existez pas, et vous criez après sa présence adorée, moins bruyamment que le morphinomane, parce que vous avez honte, mais pitoyablement et cruellement tout de même.

Cependant, on pâlit, on maigrit, on est triste. On est facile aux larmes et prompt à la querelle. L'idée fixe domine tout. On ne dort plus et on languit. C'est la même chose, vous dis-je !

Il est trop tard pour rompre, ou bien les séparations sont des crucifiements atroces. Relisez dans *Sapho*, le roman de Daudet, la mort de la petite Alice Doré et la poignante scène de l'Adieu dans le bois de Chaville. Médicalement, c'est pareil : Fanny Legrand est textuellement l'intoxication volontaire de Jean Gaussin.

* * *

Ce qui caractérise également l'état d'être amoureux et l'état d'être alcoolique ou morphinomane, c'est la douleur de vivre loin de l'objet aimé, c'est l'augmentation du mal, après chaque rencontre, chaque absorption nouvelle du poison; et c'est ce cercle vicieux, n'être apaisé dans sa souffrance que par une satisfaction qui l'entretient et qui l'augmente sitôt après.

Même diminution de la lucidité d'esprit, mêmes lâchetés.

Quant à la façon, dont cela se termine, elle diffère un peu dans la majorité des cas.

Je sais bien qu'il y a des ratés, des aliénés, des meurtriers et des suicidés par amour ; mais la proportion en est Dieu merci, très minime, étant donné le nombre formidable des amoureux sur cette terre.

Généralement, on guérit de l'amour maladif. Un voyage, un événement important de la vie ou simplement l'ennui des choses monotones constituent une thérapeutique efficace, le plus souvent. L'isolement l'éloignement sont encore le meilleur remède, et je ne vois aucun inconvénient à y adjoindre la douche en pluie.

Certes, les premiers jours de séparation sont atroces : le vieil amour ressort et crie plus cruellement que jamais. Mais le temps apaise et guérit, et cela vous fait, pour plus tard, des beaux souvenirs pleins de charme.

D'avoir laissé des lambeaux de son cœur
Après les épines des roses.

Du reste, quand on est guéri, il arrive aussi que l'on recommence, six mois après, au moins, avec une autre enchanteresse. plus rarement avec la même.

* * *

Ainsi donc, puisque j'ai pu faire ce jeu de me servir des mêmes mots, de répéter les mêmes choses, à propos de morphine et à propos d'amour, l'amour sentimental est décidément du même ordre — causes, début, symptômes, marche, terminaison, diagnostic et traitement — que les intoxications volontaires décrites par les médecins.

C'est ce qu'il fallait démontrer.

Seulement, parmi les poisons, c'est l'un des plus bénins, l'un de ceux dont l'action nocive s'émousse le plus aisement.

Au point de vue de la gravité du péril, voici donc la classification que je propose.

1o L'ALCOOL, qui fait tant de criminels et tant d'hérédités terribles ;

2o L'OPIUM et le HASCHISCH, que nous connaissons moins ; très redoutables tout de même. (On dit que le mot assassin dérive du mot " haschischin. ")

3o La MORPHINE, la COCAINE et l'ETHER, qui finissent souvent par l'aliénation mentale.

4o Le TABAC, que bien des gens tolèrent sans en souffrir sensiblement. Il se contente d'abrutir un peu, d'embuer la mémoire, d'obnubiler l'intelligence. On n'en meurt guère que par *angine de poitrine* ou *cancer des fumeurs*, et dans une proportion qui n'est pas très considérable.

5o L'AMOUR, tout en bas de l'échelle, moins méchant que les autres et moins irréparable sinon moins cruel, puisque l'homme finit presque toujours par se blaser, et puisque les pires coquettes ne peuvent guère se vanter que de quelques rares suicides et de quelques duels au premier sang pour la plupart.

* * *

MORALITÉ. — Car il en faut bien une pour que cette classification nouvelle des amoureux sentimentaux ne soit pas tout à fait dénuée d'intérêt pratique.

Nous sommes trop soumis, trop réservés, trop discrets et trop délicats avec celles que nous aimons.

Elles nous ont tant prêché, avec l'aide des romanciers et des poètes, la grossièreté des amours virils et la sublimité des tendresses sentimentales que nous sommes tombés en plein dans leur panneau. Nous les aimons trop à genoux.

Soyons plus exigeants, moins distingués et moins subtils. Ce sont nos complaisances, nos craintes de déplaire et nos raffinements modernes qui engendrent l'amour sentimental jusqu'à la maladie, l'amour " vidant " l'amour poison.

Les femmes, elle mêmes, gagneront à être moins exclusivement des coquettes.

Pour le moment, cela leur réussit, car nous sommes soumis et humbles, et prêts à nous intoxiquer aveuglément. Mais qui vous dit qu'un jour, il n'y aura pas la révolte, que les faibles ne se fâcheront pas, et que les hommes en syndicat, ni plus ni moins que les garçons boulangers ou les conducteurs d'omnibus n'imposeront pas leurs conditions à la Compagnie Féminine qui exploite leur soumission ?...

Et ces conditions seront dures. Ce sera, comme en Orient, la femme esclave et la polygamie permise, ou quelque chose d'approchant.

Ça ne durera probablement pas bien longtemps, car elles savent nous prendre admirablement, les faibles ne manqueront pas, pour se régaler de poison. Mais peut être que nos enfants verront cela, en même temps que le socialisme. Heureux ceux qui ne connaîtront plus l'*Intoxication amoureuse !*

C'est la grâce que je leur souhaite, sans l'espérer bien positivement.

MAURICE DE FLEURY.

FAITS DIVERS

DESORDRES AU TENNESSEE

Des désordres très graves ont éclaté dans la région minière de Briceville (Tennessee), par suite d'un conflit qui s'est élevé récemment entre les mineurs et les propriétaires des mines.

N'ayant pu s'entendre avec leurs ouvriers, les administrateurs des mines ont voulu les remplacer par des condamnés aux travaux forcés. Mais, dès que les condamnés sont arrivés aux mines, les mineurs évincés les ont attaqués pour les empêcher de travailler. Le shérif et ses agents, étant incapables de rétablir l'ordre, se sont adressés au gouverneur de l'Etat, M. Buchanan, qui a envoyé aussitôt les compagnies de milice de Chattanooga à Briceville. Mais les désordres n'ont fait qu'augmenter, et ils ont pris de telles proportions que le gouverneur a dû appeler toute la milice de l'Etat sous les armes.

Cependant les mineurs ne se sont pas laissé intimider par l'arrivée de la milice. Douze cents d'entre eux, tous bien armés, ont occupé à neuf heures et demie du matin les collines qui entourent le camp où se trouvaient les condamnés et les compagnies de milice de Chattanooga. Ces compagnies se composent, paraît-il, en grande majorité, d'hommes appartenant à des associations ouvrières et on les accuse, à tort ou à raison, de trahison. Ce qu'il y a de certain, c'est que les mineurs, après avoir cerné le camp, ont envoyé une délégation à la milice pour la sommer de se rendre, et que les miliciens ont mis bas les armes. Après s'être emparés ainsi des troupes de milice envoyées contre eux, les mineurs les ont renvoyées à Knoxville avec une quarantaine de condamnés, et l'on dit qu'ils se disposent maintenant à saccager les mines.

Il est facile de s'imaginer l'émoi causé par ces événements dans tout le Tennessee. Le bruit court que le gouverneur de l'Etat, en désespoir de cause, a l'intention de demander au président Harrison l'aide des troupes fédérales afin de rétablir l'ordre dans la région minière.

D'après une dépêche ultérieure, les troupes de milice qui ont été obligées de mettre bas les armes ne se composaient que 80 hommes sous les ordres du colonel Sevier, tandis que les mineurs qui les avait cernées étaient au nombre de 1,500 ou de 2,000, tous bien armés. Dans ces conditions, le colonel Sevier a cru que ce serait de la folie d'essayer de résister, et il a consenti à partir pour Knoxville avec ses hommes et les condamnés.

Dès que le gouverneur Buchanan a été informé des ces faits, six nouvelles compagnies de milice ont été expédiées sur le lieu du désordre avec des mitrailleuses. De leur côté, les mineurs sont organisés militairement et bien armés et l'on s'attend à une bataille pour aujourd'hui. Le gouverneur Buchanan est parti lui même pendant la soirée pour Knoxville.

TUÉS PAR LEUR MÈRE

Un drame épouvantable s'est déroulé dimanche dernier dans la maison de M. Thomas, Lochridge à trois milles de Spring Hill, comté de Maury (Tennessee).

Après avoir tranquillement dîné avec sa famille, M. Lochridge est sorti vers une heure après midi pour aller au temple, laissant à la maison sa femme, âgée de trente ans, et ses trois enfants, agés respectivement de quatre et de trois ans, et de quatre mois. A son retour, vers trois heures, M. Lochidge a été tout surpris de trouver toutes les portes de la maison fermées. Il a supposé que sa femme était allée en visite chez les voisins avec les enfants, et il est entré par une fenêtre. Un spectacle affreux l'attendait dans la principale pièce du rez de chaussée. Les trois enfants étaient étendus morts, à côté l'un de l'autre, sur une espèce de lit de camp qui avait été dressé au milieu de la chambre, et, au pied du lit, gisait le corps de sa femme, au milieu d'une mare de sang. Pendant l'absence de son mari, Mme Lochridge, dans accès de folie, avait tué successivement ses trois enfants à coups de fusil, et s'était ensuite tuée elle même. Lochridge, presque fou de chagrin, a trouvé sur une table la lettre suivante que lui avait écrite sa femme avant de se tuer :

" Mon cher Tom, je sais que vous serez révolté lorsque, en rentrant, vous découvrirez ce que j'ai fait. Ce n'est pourtant pas ma première tentative de suicide. Avant mon mariage, j'ai pris une fois quarante gouttes de laudanum, et une fois soixante ; mais je n'ai pas atteint mon but. Si Eunice, notre fille aînée, avait été à la maison dimanche dernier, j'aurais fait alors ce que je fais aujourd'hui. Mais elle était au temple, et je ne voulais pas la laisser en ce monde après moi. Je voudrais bien que vous puissiez venir nous rejoindre. Il me semble quelquefois que je suis une grande pécheresse, mais maintenant je sens que le bon Dieu m'attend à la porte du ciel pour me souhaiter la bienvenue avec mes enfants..... Je suis dans un triste état d'esprit, je me sens fatiguée de la vie, et il faut que je m'en aille. "

Ce drame, il est à peine besoin de le le dire, a causé la plus grande émotion dans toute la région. Mme Lochrige appartenait à une très bonne famille de Nashville, et son mari est un des hommes les plus considérés du comté de Maury. Les époux Lochridge passaient pour vivre en parfaite intelligence, mais Mme Lochridge était malade depuis quelque temps, et l'on suppose que c'est le mauvais état de sa santé qui lui a fait perdre la raison.

LE DRAME DE HANOVER

On télégraphie de Hanover (New Hampshire) que l'émotion causée par l'assassinat de miss Christie Worden, est loin de se calmer Malgré les nombreux détectifs et hommes de bonne volonté partis à sa recherche ; l'assassin, Frank Almy, n'a pas encore été capturé. Cependant une dépêche de Hartfort (Vermont) annonce l'arrestation dans un hôtel de cette ville d'un individu suspect et répondant exactement au signalement d'Almy. Cet individu est arrivé samedi soir à Hartford, suivi de près par quatre détectifs et constables du New Hampshire, et il était encore couché, lorsqu'il a été arrêté. Mais le prisonnier a déclaré ne rien savoir du crime dont on l'accuse, et il a consenti à se laisser emmener au New Hampshire, sans attendre les formalités requises pour son extradition, déclarant qu'il avait hâte de faire constater son innocence.

ENLEVÉE PAR UN OCTOGENAIRE

On ne parle depuis quelques jours à Twilight, comté de Washington, (Pennsylvanie), que de l'exploit d'un octogénaire, M. Samuel Frye, diacre d'un temple protestant de la localité, qui a enlevé et épousé Mme Belle Ward, une veuve âgée de quarante ans. Le diacre Frye a perdu sa femme il y a deux ans, et Mme Ward elle même n'était veuve que depuis trois ans.

Les parents du vieillard ne s'occupaient guère de lui jusqu'au jour où, il y a quelques mois, il a commencé à courtiser Mme Ward Ils ont pris alors un intérêt tout particulier au bonheur du vieux, et ils ont employé tous les moyens possibles pour l'éloigner de la belle veuve. Malgré cela, M. Frye a fait sa demande, il a été agrée aussitôt. Le mariage devait avoir lieu, il y a une quinzaine de jours; mais le vieillard a découvert alors que ses neveux avaient réussi à persuader aux greffiers des comtés de Washington et de Fayette de lui refuser le permis exigé par le loi. De plus, les neveux de M. Frye ont mis en circulation toutes sortes d'histoires sur le compte de Mme Ward et ils se sont assuré l'aide de plusieurs des fidèles les plus influents du temple pour essayer de détourner le vieillard de son projet de mariage.

Cependant M. Frye n'en était que plus amoureux, et finalement, il s'est enfui avec Mme Ward, à Cumberland (Maryland), où il l'a épousée. A leur retour à Twilight, les nouveaux mariés ont donné une grande reception à leurs nombreux amis; mais on dit que les neveux de M Frye n'y assistaient pas.

ENTREPOT DE MEUBLES

MEUBLES ! MEUBLES !

Nouveaux et a Grand Marche

AMEUBLEMENTS DE SALON, DE SALLE A MANGER, DE CHAMBRE A COUCHER DANS TOUS LES GENRES ET TOUS LES PRIX, CHE

Harris & Campbell.

CETTE ANCIENNE ET HONORABLE MAISON DE MEUBLES D'OTTAWA EST CONNUE PAR LE BON MARCHÉ DE SES PRIX ET PAR LA BONNE QUALITE DES ARTICLES QU'ELLE VEND.

Dix pour Cent de Reduction sur tout Achat Argent Comptant.

HARRIS AND CAMPBELL,

Coin des Rues O'Connor et Queen, pres de la Rue Sparks.

GRANDE
REDUCTION
Sur toutes les
TAPISSERIES DOREES
PENDANT UN MOIS.
J. F. BELANGER
159 Rue Bank
Téléphone No. 92.

Aux Constructeurs et Entrepreneurs
Nous manufacturons les toitures suivantes :
Toitures "Canada Plate" Toitures Métalliques, Toitures en Fer Galvanisé, Toitures en Cuivre.
Douglass & Haines,
234 rue Wellington.
Agents des célèbres fournaises "Superieur Jewel"

CHARBON.
Les Meilleures Qualités de
Charbon Bitumineux et Anthracite.
Bien Criblé et Tamisé.
O'Reilly & Heney
Bloc Russell, Rue Sparks.

JONC D'OR SOLIDE
35c. pour un Jonc valant $2.
Ce Jonc est fabriqué d'une composition métallique recouverte de deux lourdes lames d'or solide de 18 carats. Il est garanti ; il gardera son lustre et sa beauté pendant ces années. Une garantie "bonafide," est envoyée avec chaque jonc, ainsi qu'un blanc, que vous pouvez remplir et renvoyer avec le jonc s'il ne vous donne pas satisfaction, et alors nous vous remettrons votre argent. Ce jonc se vend généralement $2.00, on ne peut le distinguer d'avec un de 20 carats. Pour introduire nos montres et nos bijouteries, nous encourageons Agents, etc., sur réception de 50c. en timbres-postes. L'essence d'un jonc de cette qualité n'a jamais été faite auparavant. Envoyez vos commandes aussitôt que possible, car bientôt il sera trop tard. (Envoyez un morceau de papier de la grosseur de votre doigt.) Adresser SLAN & Cie., 112 Rue Yonge, Toronto, Can.

Pour Les Brûlures Douleurs Blessures Catarrhes Contusions Enrouements Maux d'Yeux Hémorrhoïdes Hémorrhagies Inflammations
SERVEZ-VOUS POND'S EXTRACT
Demander le Pond's. Refusez les contrefaçons.

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe, par la POUDRE CHINOISE. A obtenu les plus [illegible]

HOTEL SAINT LOUIS
43-45 Rue YORK, OTTAWA
Cet Hôtel situé au centre de la cité, a été repeint et amenagé tout en neuf.
ISRAEL MOREAU,
(Du Montreal House, rue Queen Ouest.)
PROPRIETAIRE

-MONTRES D'OR-
POUR
DAMES.
Nous offrons en vente pour le moment le le plus Grand Assortiment de Montres en Or, ornées de Diamants pour Dames. Aussi quelques Bagues en Diamants, valant $20.00, données pour $11.00. Montres en Argent partir de $5.00 et plus. Montres en Or partir de $9.00 à $200.00. Argenterie et Pendules à des prix très bas, défiant toute concurrence.
BIJOUTIERS EN GROS ET EN DETAIL
98 RUE RIDEAU,
A. & A. F. McMILLAN

Guide d'Annonces.

NOUVEAUTÉS ET MODES.
Bryson, Graham & Cie. 146, 154 Sparks.
Pigeon, Pigeon & Cie. 44, 51 Rideau.
Woodcock, 316, 318 Wellington.
John Murphy & Co. 66, 68 Sparks.
LIBRAIRIE.
P. C. Guillaume, York et Sussex.
VINS ET LIQUEURS.
Neville & Co. 47 Rideau.
ENCANTEUR.
C. Leveque, 71 George
HOTELS ET RESTAURANTS.
Hotel St. Louis, 43 et 45 York.
Le Hub, 548 Sussex.
BOIS ET CHARBON.
O. Reilly & Heney, Bloc Russell
TOITURES
Douglass et Haines, 234 Wellington.
BUANDERIE
L. Belanger, 100 Rideau.
THÉS
Stroud et Bros, 97 Rideau.
EPICERIES.
J. Casey, 294 et 96 Dalhousie.
CHAUSSURES.
R. Masson, 102 Sparks.
MEUBLES.
Harris et Campbell, Connor et Queen.
PEINTURES.
J. F. Belanger, 159 Bank.
W. Howe, Rideau.
Geo. Philbert, rue Dalhousie.
HORLOGERS.
A. F. McMillan, 98 Rideau.
H. Norez, 30 Rideau.
J. E. Tremblay, 113 Rideau.
CHARROYAGE.
Landry et Thompson, Rideau.
PHARMACIE.
Belanger et Cie. Rideau et Nicholas.
ASSURANCE.
A. C. Larose, 121 Rideau.
CHAPELLERIE.
R. J. Devlin, Sparks.
PHOTOGRAPHIE.
Studio, 117 Sparks
S. Jarvis, 141 Sparks.
QUINCAILLERIE.
E. G. Laverdure, 69 et 75 William.

MEILLEUR ORIGINAL DISPONIBLE